



l'uniscope

RENCONTRE

Une magnifique médaille pour Fabrizio Butera (p. 6)

CAMPUS

Reportage dans les sous-sols de la BCUL (p. 10)

SAVOIRS

Enquête sur les relations entre parents et ados (p. 15)



Un Nobel pour l'UNIL

Le professeur Jacques Dubochet a reçu le prestigieux prix pour ses travaux en cryo-microscopie électronique. Interview d'un homme plein de convictions, attachant, naturel, qui aime parler et philosopher. (p. 4)

2 Espresso

Image du mois

LE CAMPUS EST DÉJÀ MAGNIFIQUE, alors quand l'été indien s'en mêle, c'est juste magique!

Lu dans la presse

«La stratégie des jeunes candidats est de montrer que la politique existante est vieille et inadaptée au monde d'aujourd'hui et qu'avec eux cela va changer. Ils veulent incarner l'avenir.»

Oscar Mazzoleni, politologue, dans *Le Matin* du 17 octobre, dans un article consacré à l'élection d'un chancelier de 31 ans en Autriche.

Entendu sur le campus

«La psy, j'aurais l'impression de ne rien faire parce que t'écoutes, t'écoutes, t'écoutes, pis quoi?»

Deux étudiantes en médecine.



RETROUVEZ-NOUS
SUR TWITTER

www.twitter.com/unil



F. Douress © UNIL



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en cheffe

«Personnellement je suis incroyablement heureuse, c'est un jour de fête.» Ces paroles, Nouria Hernandez les a prononcées peu après l'annonce de l'attribution du Prix Nobel de chimie à Jacques Dubochet. Oui, l'Université a de quoi être fière d'elle et de son

chercheur couronné pour ses travaux en cryomicroscopie. Ce prix fera longtemps rayonner l'UNIL en Suisse, mais aussi partout dans le monde. En ouverture de *l'uniscope*, Jacques Dubochet, personnage charismatique, éminemment sympathique, s'exprime avec le naturel et la sincérité qu'on lui connaît. Le Morgien évoque ses travaux, certes, mais aussi les jeunes, les sciences sociales et humaines, la vie.

Le campus est tout auréolé et la vie continue avec son lot de personnalités passionnantes. Fabrizio Butera a obtenu la

prestigieuse médaille Kurt Lewin de l'Association européenne de psychologie sociale. Le professeur a cumulé des centaines d'articles et de publications et ainsi ausculté notre société, notamment sous l'angle des inégalités.

Nicolas Meisser, conservateur au Musée cantonal de géologie, consacre lui une exposition intitulée «Amiante! Une fibre miraculeuse, naturelle et tueuse». Le minéralogiste dévoile tous les secrets de cette substance naturelle quasiment indestructible. De son côté, Cesla Amarelle évoque son activité de

Les uns les autres



F. Imhof © UNIL

PROFESSEURE EN COMPTABILITÉ À LA FACULTÉ DES HEC, ANETTE MIKES recevra le 9 novembre le Prix ACA en gouvernance financière. Décerné par l'Institut de comptabilité, de contrôle et d'audit de l'Université de Saint-Gall, il honore la chercheuse pour sa contribution au développement des fondements de la gestion des risques et à l'avancement dans sa mise en œuvre pratique. Hongroise d'origine, Anette Mikes enseigne à l'UNIL depuis août 2014. Elle était auparavant professeure assistante à la Harvard Business School.

Le chiffre

6200 Le nombre de fois que **L'ANNONCE DU PRIX NOBEL** de chimie décerné à Jacques Dubochet, postée le 4 octobre sur le compte @NobelPrize, a été retweetée. Sur @unil, cette bonne nouvelle a été reprise 190 fois, ce qui constitue le record pour le compte officiel de l'Université de Lausanne.

Petite astuce

DÈS LE 10 DÉCEMBRE, LES USAGERS DU MÉTRO M1 AURONT MOINS DE CHEVEUX BLANCS à se faire en voyant le bon vieux TSOL s'échapper sous leurs yeux. Par voie de communiqué, les transports publics lausannois TL ont annoncé une extension de la cadence à 5 minutes aux heures de pointe, soit entre 7h et 10h. Une décision sans doute liée à l'augmentation massive de la fréquentation de la ligne entre 2006 et 2016 (+ 40 %) et donc en adéquation avec les besoins actuels. D'autres améliorations sont prévues durant les heures dites creuses, les soirs ainsi que durant les périodes hors universitaires. Toutes les informations sur le site t-l.ch.



F. Ducrest © UNIL

conseillère d'Etat en charge de la formation, de la jeunesse et de la culture. Elle aborde ses relations avec l'UNIL mais aussi l'éducation numérique, puissant défi qui lui tient à cœur.

A lire également un reportage consacré aux sous-sols de la BCUL, un sujet qui relate la manière dont les habitants de Chamonix perçoivent le changement climatique qui affecte la station, les résultats d'une enquête consacrée aux relations entre parents et ados et un article sur la venue à l'UNIL de Lydia et Claude Bourguignon, ingénieurs agronomes français spécialistes des sols.

Campus durable

LA RESPONSABLE DE LA CAFÉTÉRIA DES SPORTS, ROBERTA KANAH DAYAN, A OBTENU LE LABEL « FAIT MAISON ».

Les mets qu'elle cuisine sont préparés sur place à partir de produits frais et de qualité. Le label a été mis en place par GastroSuisse, la Fondation pour la promotion du goût, Slow Food CH et la Fédération des consommateurs (FRC), réunis sous l'association « Promotion du fait maison ». Son objectif est de répondre au désir de transparence des consommateurs, lutter contre l'uniformisation des goûts et valoriser le savoir-faire de la gastronomie helvétique.

Terra academica

CODIRECTEUR DU COURS DE VACANCES À LA FACULTÉ DES LETTRES, YVES ERARD

signe un livre agrémenté de trente-deux vidéos découpées en séquences accessibles via un QR code. Paru chez BSN Press, *Des jeux de langage chez l'enfant – Saussure, Wittgenstein, Cavell et la transmission du langage* nous plonge dans la naissance des mots via le texte, le son et l'image fixe ou vidéo. L'enfant entre plus vite qu'on ne croit dans le langage, estime l'auteur, qui ausculte les sons, approximations, tentatives, intentions, gestes, tout un univers de réciprocité qui se met en place tantôt sous la forme du jeu, de l'imitation ludique, parodique, et tantôt dans le sérieux, l'urgence, voire le cri qui permet d'atteindre à distance. Pour citer Wittgenstein : « Quel étrange phénomène qu'un enfant puisse effectivement apprendre le langage humain ! Qu'un enfant, sans savoir quoi que ce soit, puisse commencer et, en suivant un chemin sûr, apprendre cette technique extraordinairement compliquée. »



BRÈVES



C'EST LA FÊTE AU B2!

Le bâtiment Anthropole – anciennement appelé B2 – fête ses 30 ans le 30 novembre 2017. Au menu : présentation des facultés, visites guidées, spectacle d'un humoriste issu de l'UNIL et soirée DJ. Un cocktail dînatoire est offert aux membres du Réseau ALUMNIL. Invitez vos anciens camarades d'études à adhérer au réseau et venez faire la fête au B2! Détails et inscription : www.unil.ch/alumnil/fetob2

« L'INDE À CORPS PERDU »

La cinquième édition du festival de films **CinÉMasala** se tiendra du 8 au 11 novembre. « Quatre fictions et documentaires, projetés sur le campus de Dorigny et au centre-ville de Lausanne (Pôle Sud),



aborderont les multiples facettes du corps en Inde. Le festival est organisé par de jeunes chercheurs de l'UNIL travaillant sur l'histoire, les religions et les langues de l'Asie du Sud (Inde, Népal, Sri Lanka, Pakistan, etc.) et ayant la volonté d'ouvrir leur domaine de recherche à un plus large public par un festival de films et des discussions autour de ceux-ci entre les spectateurs et des spécialistes du sujet.

www.cinemasala.ch

L'IMAGE SCIENTIFIQUE S'EXPOSE

Du 2 au 4 novembre, la galerie La Sonnette (à côté de la cathédrale de Lausanne) propose une **exposition de splendides et parfois étonnantes photographies scientifiques**. C'est le fruit d'un concours lancé par l'APNS (Association for Postdocs in Natural Sciences UNIL). Les participants sont tous affiliés à la Faculté de biologie et de médecine.

www.asso-unil.ch/apns

Sa spécialité, la cryomicroscopie. Son actualité, le Prix Nobel de chimie décerné le 4 octobre 2017. Son université, l'UNIL. Son avenir, parler, participer, philosopher.

« J'ai un seul maître, la nature »



« Toutes les sollicitations autour du Nobel, c'est du boulot, mais je me réjouis de rendre service à l'UNIL, qui m'a tant donné même après ma retraite. ». F. Imhof © UNIL

Nadine Richon

Jacques Dubochet, quel est ce paradoxe qui a engendré toutes vos recherches ?

Le paradoxe est double. Pour voir très petit il faut regarder en utilisant un faisceau d'électrons, ce qui fracasse et détruit toute la chimie des tissus observés. Ce problème a beaucoup occupé l'histoire de la microscopie électronique. Deuxième paradoxe : pour bien voir avec ces instruments il faut travailler sous vide, ce qui suppose que l'eau, premier constituant de la matière vivante, doit être complètement éliminée. Il a donc fallu apprendre à éliminer l'eau sans détruire le spécimen. Il y a eu toutes sortes de méthodes, comme celle qui consiste à remplacer l'eau par de la résine ou à mettre autour de la particule que l'on sèche une substance qui vienne former une gangue pour la protéger.

Richard Henderson, qui a reçu ce Prix Nobel avec Joachim Frank et moi, avait obtenu en 1975 avec Nigel Unwin la première structure moléculaire d'une protéine en utilisant une gangue plus amicale pour la molécule, du sucre. Vint alors notre découverte, la vitrification, c'est-à-dire rendre l'eau solide sans qu'elle ne devienne de la glace. Ainsi les particules baignent dans leur eau originelle. Voilà notre grosse affaire, mais pour cela il a fallu apprendre la vitrification, ce que l'on pensait impossible.

Au départ vous commettez une erreur ?

Je travaillais à l'époque sur la question des dégâts causés par l'observation en collaboration avec un groupe de Munich. Sur la base de nos données lacunaires, nous avons cru découvrir des conditions dans lesquelles l'effet néfaste sur le spécimen observé est

considérablement réduit. Notre estimation était pour le moins exagérée. Nous avons manqué de persévérance dans l'effort mené pour falsifier notre propre théorie.

La réfutabilité chère à Karl Popper...

Oui, c'est le bon mot en français, merci. Vous parliez de paradoxe et c'en est encore un : la recherche est paradoxale, imaginez un scientifique qui a une idée et passe sa vie à prouver qu'elle est juste, c'est normal, c'est humain ! Nous nous sommes engagés durant plusieurs mois dans un leurre mais notre patron, heureusement, croyait en nous. C'était Sir John Kendrew... Puis il a été clair que les spécimens n'étaient pas, comme nous le croyions, préservés des dégâts causés par les électrons. Mais nous travaillions en même temps sur la piste de l'eau et la vraie découverte se profilait déjà !

Qu'en est-il des sciences humaines et sociales?

Quelle que soit la discipline scientifique, on doit toujours se baser sur les faits; bien entendu, si quelqu'un vient à nier la vitrification, il suffira de lui mettre le nez dessus, ce qui se révélera moins facile dans d'autres domaines. Qu'est-ce que la science? C'est n'avoir qu'un seul maître, la nature. Et j'englobe dans cette notion la société, tout l'environnement, toute la réalité du monde, mon inconscient... Alors oui, c'est plus compliqué d'explorer l'inconscient que de vitrifier, mais on le fait. D'une manière générale, pour réaliser de la bonne science il faut observer la nature, et puis aussi écouter ce que tel autre a vu et peut me raconter. Je ne connais rien par moi-même et rien ne me vient d'un bon dieu. Je ne sais que ce que la nature m'enseigne, alors au fil du temps la méthode s'est avérée puissante, elle a permis de construire la bombe atomique... La nature est toujours beaucoup plus grande que nous, si bien que le scientifique devrait rester très modeste.

Comment préserver son propre enseignement des interférences politiques?

En microscopie électronique c'est facile, mais en histoire, par exemple, pourquoi écarter les questions politiques? La gestion de la cité peut venir dans l'enseignement et dans la relation avec les étudiants sous la forme d'une discussion à partir de données historiques. Il ne faut pas essayer de convertir à des dogmes, mais on peut réfléchir ensemble. Avec mon Prix Nobel je n'ai pas changé d'un iota, et pourtant ça me donne une voix, le haut-parleur est là. Je ne vais pas me taire sur des sujets essentiels comme le réchauffement climatique ou les tragédies migratoires. Il me semble que cela relève de la culture qui est transmise aux jeunes. Je suis plutôt partisan de mettre davantage de politique dans notre réflexion, car ces affaires concernent vraiment tout le monde.

Et la religion?

Ce n'est pas mon sujet. Je suis comme un astronome qui observe le ciel sans recourir à

l'hypothèse de Dieu, qui ne m'intéresse pas. La transcendance est un besoin pour beaucoup de personnes et on peut étudier cette étrange attirance, la respecter naturellement, mais pas l'amener en tous lieux sur la table. Durant mon enfance en Valais, Dieu était omniprésent dans l'enseignement. Ça non! Perturber un cours avec de tels arguments n'est tout simplement pas tolérable. Il faut le dire sans rejeter ni la personne ni sa croyance. Venir d'un milieu

« Je ne connais rien par moi-même et rien ne me vient d'un bon dieu. »

religieux est tout à fait honorable, moi-même j'en viens. Mais que fait-on du religieux? Voilà la question. Si ce milieu induit des actions politiques, des actes dans la réalité, il ne faut pas l'accepter, par exemple si cela touche à l'épanouissement des femmes, on peut toujours dire que c'est une culture millénaire, je comprends l'argument mais je me situe plutôt du côté de ceux qui se montrent sévères avec cet argument. Bien sûr c'est compliqué et il ne faut pas instrumentaliser ces questions, sachant que le travail d'intégration culturelle pour ceux qui arrivent de loin dans des conditions inimaginables est beaucoup plus grand qu'on ne croit.

Que proposer pour inspirer les jeunes?

Votre question me fait penser à une autre qui se pose fréquemment sous la forme du sens de la vie, et tout de suite on imagine une transcendance qui nous dicte le juste et le faux, mais la vie n'a pas de sens! C'est toi qui décides du sens que tu voudras lui donner. Dans un monde ouvert, où l'avenir n'est pas écrit, la seule question est celle de la responsabilité. Je le dis souvent: il y a les poissons morts qui partent avec le courant et les vivants qui vont quelque part. C'est valable aussi pour notre société: où voulons-nous aller? Je suis persuadé que l'honnête homme qui se pose cette question ne va pas y répondre en déclarant qu'il veut juste amasser de l'argent, consommer le plus possible avant le déluge ou tuer des gens qui ne partagent pas sa croyance divine. Si nous acceptons non dogmatiquement de nous intégrer dans la réalité, en cherchant où nous voulons aller avec toutes les limites posées par le lieu, le milieu, la petitesse de ma tête dans l'immensité de la nature, je crois que nous pouvons tous arriver à un désir d'harmonie personnelle et collective.

Et les limites longtemps imposées aux femmes?

Comme biologiste, je constate que l'évolution a développé des divergences sexuelles avec des rôles assez différents, mais en gros c'est une construction qui s'est faite à l'époque des chasseurs-cueilleurs. Nous vivons une situation délicate car la biologie de l'homme et de la femme n'est pas bien adaptée à ce qui arrive de formidable aujourd'hui. L'égalité entre les sexes est une valeur fondamentale. On peut discuter, dire que ce n'est pas comme ça dans la nature, mais quelle grande conquête de l'humanité! A mes yeux, c'est la plus belle chose qui arrive et qui est en train encore de nous bouleverser. Nous ne sommes pas égaux au sens de l'uniformité mais des potentialités et des droits humains. Quels que soient le sexe, l'origine, les forces et les faiblesses de chacun dans sa singularité, il n'y a face à face que des êtres humains. Il faut soutenir les plus faibles en respectant leur liberté et en sachant que toute liberté est un apprentissage: personne ne fait librement le choix de ne rien faire de sa vie, de la considérer comme déjà jouée. On en revient à ce qui reste pour moi la question splendide de la responsabilité.

Dans les rouages de la société

Fabrizio Butera vient d'obtenir la prestigieuse médaille Kurt Lewin de l'Association européenne de psychologie sociale. Rencontre avec un homme qui ausculte notre société sous l'angle des inégalités.

Nadine Richon

Professeur ordinaire à l'UNIL depuis 2004, Fabrizio Butera a cumulé des centaines d'études et de publications impliquant toute une filiation de jeunes chercheurs et chercheuses. A 52 ans, il conserve un air juvénile sous ses cheveux gris et une lueur de curiosité jamais éteinte pour explorer sur le terrain et en laboratoire les rouages de notre société. Ce travail inlassablement remis sur le métier lui vaut aujourd'hui de recevoir un véritable prix à la carrière, la médaille Kurt Lewin de l'Association européenne de psychologie sociale.

Cette discipline scientifique s'appuie toujours sur de solides instruments de mesure et des données dûment récoltées à travers des questionnaires pour saisir les attitudes et les intentions, des expériences en laboratoire lorsqu'il s'agit d'isoler un mécanisme spécifique, des enquêtes auprès d'enseignants de l'école vaudoise, par exemple, ou d'anciens combattants en Colombie confrontés au retour à la vie civile. Ce dernier terrain fait l'objet d'un article d'Odile Cuénoud González et Alain Clémence dans le livre récemment paru aux éditions Antipodes sous la direction des professeurs Christian Staerklé et Fabrizio Butera : *Conflits constructifs, conflits destructifs*. Un ouvrage qui donne une riche idée de ce qu'est la psychologie sociale et de ce qu'elle peut faire pour suggérer des adaptations, des améliorations, voire des révolutions dans nombre de secteurs et de situations. On profitera en outre agréablement de cette lecture en français dans un domaine où l'écrasante majorité des articles sont rédigés en anglais.

Le conflit positif ou négatif

Passionné par les enjeux d'éducation, le professeur Butera a voulu avec Christian Staerklé réunir dans ce livre des collègues chevronnés et de jeunes chercheurs rassemblés au sein de l'Ecole doctorale en psychologie sociale de l'UNIL et de l'UNIGE. Soucieux d'en faire un travail collaboratif, il souligne le caractère compétitif des conflits destructeurs et coopératif des conflits constructifs.



Le professeur Fabrizio Butera illustre sur le plan suisse et international une tradition de recherche féconde à l'Institut de psychologie de l'UNIL. F.Imhof © UNIL

« Si nous abordons le conflit sous l'angle de l'apprentissage, de la confrontation des points de vue, de la réflexion sur sa propre position et du progrès que cette collaboration peut apporter dans la clarification de la pensée ou la résolution d'un problème, alors nous pouvons considérer le conflit comme constructif. En revanche, s'il s'agit simplement d'être meilleur que l'autre à tout prix en vue de gagner, on ne s'écouterait plus dans le but d'apprendre, on ne s'intéresserait plus au contenu, et le conflit aura bien ce sens négatif qu'il prend dans le langage courant », précise-t-il. Autre cas de figure : les situations où face à une expression idéologique peu contrainte par la réalité – que l'on trouve, par exemple, dans des groupes extrémistes sur les réseaux sociaux ou chez des intellectuels

militants entièrement focalisés sur un projet de transformation du réel – l'auditeur qui s'abstient simplement d'intervenir se réfugie dans une position de non-conflit.

Les chercheurs en psychologie sociale parlent parfois eux-mêmes dans une relative indifférence, qui n'est pas celle de leurs pairs mais celle d'une société trop occupée à persévérer dans son être, fût-il inégalitaire. Ainsi des recherches montrent que l'école, en particulier, reste un lieu de reproduction des stéréotypes (autrement dit de différences totalement artificielles). Fabrizio Butera évoque une étude menée en France par Carine Souchal, Marie-Christine Toczek, Céline Darnon, Annique Smeding, lui-même et Delphine Martiot auprès d'écolières et d'écoliers orientés en



sciences, donc plutôt performants en ces matières : face à la même leçon testée, un tiers des élèves subissait une évaluation annoncée comme sélective, un tiers une évaluation formulée comme une occasion d'améliorer les connaissances et un tiers aucune évaluation. Dans le cas de la performance, les garçons ont éclipsé les filles, sans aucune évaluation ces dernières ont mieux réussi qu'eux, et enfin, avec une évaluation basée sur l'apprentissage, toutes et tous parvenaient à un taux de réussite égal et élevé. Le professeur Butera fait remarquer qu'il suffit de changer le but déclaré du test pour changer la réussite des élèves. Il faut noter que les systèmes sélectifs font d'autant plus peur à celles et ceux qui se trouvent en

situation de vulnérabilité psychologique, culturelle, sociale ou de genre.

En outre, deux études lausannoises réalisées auprès d'étudiants en chimie d'une part et en sciences criminelles d'autre part (dans ce dernier domaine il existe un *numerus clausus*), puis en médecine (sans *numerus clausus* officiel mais avec sa perception par un certain nombre d'étudiants), ont révélé une baisse des buts d'apprentissage uniquement chez les personnes soumises à un *numerus clausus* réel ou perçu : le chercheur explique cette chute de motivation par un sentiment de perte de contrôle face à un contexte où l'étudiant ne se sent plus, quoi qu'il puisse faire, tout à fait maître de son destin (étude menée par Nicolas Sommet, Caroline Pulfrey et Fabrizio Butera).

Reproduire le système

Sur le volet des inégalités sociales, des enquêtes effectuées auprès d'enseignants et/ou d'étudiants de la HEP montrent une inclination inconsciente à défavoriser dans l'évaluation les élèves issus du monde ouvrier, alors même qu'ils présentent des résultats similaires à ceux de leurs collègues de la bourgeoisie ! Dans le cadre du doctorat d'Anatolia Batruch et du postdoctorat de Frédérique Autin, les chercheurs ont soumis aux évaluateurs des cas fictifs d'élèves avec des notes à la limite et qu'il fallait diriger en voie générale ou pré-gymnasiale ; la moitié de ces dossiers indiquant la profession des parents signalait un milieu populaire et l'autre moitié un milieu aisé. Or

c'est bien dans cette partie favorisée par la classe sociale (mais de même niveau scolaire) que l'on a trouvé le plus d'élèves « limites » dirigés en voie

pré-gymnasiale. Pareille distorsion est apparue dans une étude soumettant aux examinateurs une dictée manipulée par les chercheurs et où les enfants défavorisés ont obtenu à fautes égales de moins bonnes notes que les autres. Loin de l'idéal méritocratique, il semble bien que le jeune faiblement doté socialement est puni... lorsqu'il réussit. On continue ? Une étude sur la mémoire soumettait des fiches

d'enfants de différentes origines à des évaluateurs censés se souvenir des notes obtenues par ces élèves fictifs ; dans un contexte dit d'ordre social, les « pauvres » avaient de moins bonnes notes que les « riches »... mais la mémoire des enseignants interrogés fut mise à plus rude épreuve dans une situation dite de désordre social (enfants « riches » moins bien notés que les « pauvres »). Sans surprise, c'est dans cette seconde configuration que les évaluateurs se sont le plus trompés, se souvenant de notes plus faibles... pour les écoliers socialement défavorisés ! Tout se passe comme si, en situation d'évaluation, les enseignants voulaient reproduire le système ou même, lorsque celui-ci est perturbé par un désordre organisé, remettre les choses en ordre.

Fabrizio Butera en conclut que « les inégalités ne sont pas fondées sur quelque chose de fixe comme l'intelligence, le tempérament ou la personnalité » mais qu'elles dépendent d'un contexte scolaire basé sur la sélection et la culture de la compétition. Un dernier exemple ? Une étude sur la triche a démontré que ceux qui s'identifient le plus aux valeurs néolibérales d'accomplissement, de promotion de soi et d'enrichissement sont ceux qui trichent le plus, quitte à masquer leur forfait par un mensonge éhonté (étude Pulfrey, Butera). C'est donc bien la culture politique dans laquelle nous vivons qui détermine le genre d'école que nous avons, bien plus que la volonté d'améliorer un système scolaire dont les chercheurs nous indiquent depuis un certain temps qu'il reproduit les inégalités sociales dans tous les pays soumis tous les trois ans aux enquêtes PISA. Si on vous dit que la discipline scientifique exercée avec constance par le professeur Butera ausculte le ventre de la bête sociale, on exagère à peine, finalement.

« Le jeune faiblement doté socialement est puni... lorsqu'il réussit. »

CHAPITRE 1

L'AUSTRALIE

QUAND LA SCIENCE DEVIENT THÉÂTRE — DÈS 8 ANS

18 OCTOBRE
— 19 NOVEMBRE
2017

MUSÉE
D'ETHNOGRAPHIE
GENÈVE

15 — 27 JANVIER
2018

MUSÉE DE L'HOMME
PARIS

RÉSERVATIONS
ET INFORMATIONS: GENOMEODYSSEY.COM

PARTENAIRES



SOUTIENS



CO-PRODUCTION



MUSÉE DE
L'HOMME



FONDS NATIONAL SUISSE
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

COMPAGNIE
LUCA2084

Alexandre Savioz explore la manière dont les habitants de Chamonix perçoivent le changement climatique qui affecte la station alpine. Il présentera ses travaux lors d'une conférence Escales durables, gratuite et ouverte à tous, le jeudi 23 novembre.

Tourisme alpin, le paradoxe

Mélanie Affentranger

Son Mont-Blanc, le toit de l'Europe. Sa Mer de glace, le plus important glacier alpin après celui d'Aletsch (VS). Ses millions de visiteurs annuels. Chamonix constitue l'une des destinations mythiques des Alpes. « Sa stratégie de développement est axée sur ses ressources naturelles, sa page web insiste d'ailleurs sur le fait que le Mont-Blanc est le troisième site naturel le plus visité du monde », indique Alexandre Savioz, doctorant à l'Institut de géographie et durabilité.

Or, ici comme ailleurs dans les Alpes, le changement climatique constitue le défi majeur de ces prochaines décennies. Dans le cadre de sa thèse, le chercheur se penche sur la relation entre les humains et leur environnement, dans une perspective anthropologique. En particulier sur la manière dont la notion de changement climatique est vécue et comprise par les Chamoniards eux-mêmes, qu'ils soient commerçants, guides de montagne, élus ou simples habitants de la commune.

Là-haut sur la montagne polluée

Au fil des rencontres de son travail de terrain, débuté en décembre, le doctorant a constaté que la sensibilité de ses interlocuteurs était peu orientée vers les problèmes de changement

climatique. Et ce, bien que le recul des glaciers ou encore l'élévation de la limite pluie/neige soient visibles dans leur environnement immédiat. « Le phénomène est perçu comme trop global et abstrait. Les habitants de Chamonix sont davantage préoccupés par les gros soucis de pollution qui touchent les environs. »

Il faut dire qu'avec les 1500 camions qui franchissent quotidiennement le tunnel du Mont-Blanc, la vallée de l'Arve constitue la région la plus polluée de France. « Là, mes interlocuteurs estiment qu'ils peuvent agir. Et les deux problèmes – changement climatique (gaz à effet de serre) et pollution (particules fines) – sont souvent amalgamés. Or même si certains liens existent, il s'agit de choses différentes. »

Tourisme de la fin du monde

Le changement climatique induit également de nouvelles pratiques. Le chercheur évoque ainsi le concept de *Last chance tourism*, littéralement « tourisme de la dernière chance ». « Le phénomène se répand par exemple en Arctique, où des curieux viennent photographier les derniers ours polaires. » Alexandre Savioz a observé une dynamique similaire dans la grotte de glace de Chamonix. « A l'image des Chinois ou des Indiens, nombreux sont ceux qui ont parcouru des milliers de kilomètres pour admirer

le paysage. Or, en visitant des lieux justement parce qu'ils sont menacés de disparition, les touristes contribuent à leur déclin. Un sacré paradoxe. » Et ce n'est pas le seul.

Le changement climatique engendre beaucoup de menaces, d'incertitudes pour les régions alpines mais constitue un argument touristique en soi. Il permet d'attirer de nouveaux publics, tout en les sensibilisant. Une nouvelle forme de capitalisme que l'anthropologue illustre en évoquant les expositions qui, images à l'appui, mettent l'accent sur le recul des glaciers.

Autre exemple: le Centre de recherche sur les écosystèmes d'altitude situé à Chamonix qui propose des séjours de tourisme scientifique. Les participants contribuent à la recherche sur le changement climatique en effectuant notamment un suivi de l'évolution de la faune et de la flore. Pour mieux comprendre ces différents enjeux et tensions, Alexandre Savioz prévoit encore plusieurs séjours au cœur de la station, à la rencontre des gens qui la font vivre.

« **Tourisme alpin et changements environnementaux** »

23 novembre de 12h15 à 13h, Anthropos Café

> unil.ch/durable (> Sensibilisation)

ESCALES DURABLES

L'Assemblée générale des Nations unies a proclamé 2017 « Année internationale du tourisme durable pour le développement ». Calquées sur cette thématique, les rencontres de l'UNIL dédiées à la durabilité – les Escales durables – invitent cette année à une réflexion sur les divers impacts du tourisme. Ou comment voyager autrement. Le 2 novembre, Léopold Lucas, maître-assistant à l'Institut de géographie et durabilité, abordera la question des enjeux touristiques auxquels les villes, par exemple Barcelone ou Venise, sont aujourd'hui confrontées.



Alexandre Savioz animera la conférence Escales durables du 23 novembre. F. Imhof © UNIL

« Un livre mal rangé est un livre perdu »

En marge de la Nuit des musées, la Bibliothèque cantonale et universitaire de la Riponne ouvrait ses sous-sols au public. Immersion dans les dédales du palais du Rumine.

David Trotta Textes
Felix Imhof Photos

La place de la Riponne, à Lausanne, grouillait de monde samedi 23 septembre. Les escaliers du palais de Rumine étaient pris d'assaut par une marée de personnes arborant un collier de tissu bleu. Signe de ralliement des participants à la Nuit des musées.

En haut des marches, à l'intérieur du bâtiment, la responsable du service des prêts de la Bibliothèque cantonale et universitaire (BCUL) nous invite à prendre connaissance des lieux habituellement situés à l'abri des regards. Où seul le personnel déambule, sans que quiconque imagine ses déplacements. « Nous effectuons des tournus. J'insiste pour que les personnes qui se trouvent dans les magasins n'y restent pas plus de deux heures de suite », souligne Charlotte de Beffort. Nous

allons rapidement comprendre pourquoi. Direction une petite porte, à droite de l'entrée. Il est près de 19h.

Trois niveaux cachés

Un escalier en colimaçon se dévoile. Il mène jusqu'aux différents étages des réserves, qui abritent quelque 400'000 documents : des livres bien sûr, mais aussi des disques, des DVD, des partitions. Sans compter les 70'000 œuvres supplémentaires se trouvant en libre accès. Une fois arrivés dans les bas-fonds du colosse de pierre, la classification interpelle rapidement. Les livres sont rangés selon leurs dimensions, et non par genre ou thématique. De 1 à 3, ou de A à C. Des plus petits aux plus grands donc selon les étages. Au niveau 0 par exemple, Charlotte de Beffort nous montre une étagère sur laquelle repose un in-plano, un très grand format. Ouvert, il atteint une envergure de plus d'un mètre. « Il s'agit d'une

pièce ayant appartenu au marquis de Valva. » Lorsque ce dernier, Giuseppe D'Ayala de son vrai nom, traverse la frontière, les autorités lui indiquent qu'il doit payer des taxes pour les biens qu'il transporte. Il sera finalement convenu qu'à sa mort, survenue en 1951, le marquis léguerait ses ouvrages, 15'000 œuvres environ, à la BCUL.

Les sous-sols de Rumine réservent bien d'autres surprises. Des photos par exemple, exposées au niveau 2, montrant le bâtiment à travers le temps. L'un des clichés illustre particulièrement les différentes vies du palais. En 1923, la bibliothèque partageait ses locaux avec le Musée monétaire. Ce dernier au centre, les livres étant eux cantonnés aux côtés.

Pour entreposer cette masse gargantuesque dans les quelque 3000 m² de surface, toutes les pièces disposent de compactus. De longs rayonnages mobiles, munis d'une manivelle,



Près de 300 visiteurs ont investi les sous-sols de la Bibliothèque cantonale et universitaire de la Riponne samedi 23 septembre.



En 1951, la BCUL reçoit la bibliothèque du marquis Giuseppe D'Ayala-Valva. Les employés ont dû s'affairer à ajouter la mention «ex-dono» sur chacune des près de 15'000 pièces de cette collection.



Charlotte de Beffort est responsable du service des prêts de la Bibliothèque cantonale et universitaire site Riponne. 70'000 documents se trouvent en libre accès, 400'000 attendent sagement dans les sous-sols.

destinée à faire s'écartier ou se rapprocher les rangements. « Nous essayons progressivement de supprimer les supports en bois. Pour des raisons de sécurité avant tout, si une inondation devait survenir, mais aussi pour protéger de l'acidité altérant le papier. » D'autant que, comme les 292 visiteurs auront pu le remarquer ce samedi-là, il fait chaud et l'humidité est importante.

Deux missions

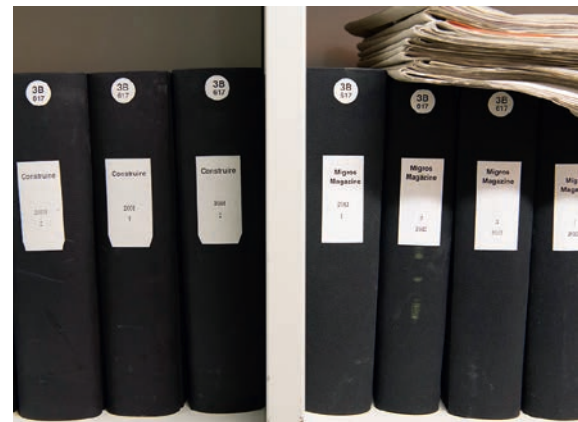
Un étage plus haut, au troisième donc, nous nous arrêtons devant une étagère où se succède une collection de volumes noirs, étiquetée *Migros Magazine* et *Construire*. Charlotte de Beffort s'explique. « Nous avons deux missions en lien avec le canton, la première étant le dépôt légal. » Celui-ci consiste en l'obligation pour tout éditeur ou imprimeur se trouvant sur sol vaudois de fournir une copie de chaque publication à la BCUL. « Ces documents sont particulièrement protégés. Si les pompiers interviennent, en cas d'incendie ou d'inondation par exemple, ils doivent en priorité sauver ces ouvrages. »

Deuxième charge: la documentation vaudoise. Autrement dit, la BCUL doit acquérir tout écrit ayant trait au canton. Par exemple un livre sur la gastronomie vaudoise, au même titre qu'un guide des balades à Lausanne.

Afin de ne pas se perdre dans ce véritable dédale, tous les couloirs ont été nommés à l'aide de petits panneaux collés contre les murs, imitant des plaques de rue. Une attention particulière est accordée au rangement pour que tout document demandé par un lecteur arrive à bon port. Donc au respect des cotes, ces petites annotations figurant soit au dos, soit en quatrième de couverture de chaque pièce. Si elles semblent le plus souvent

abstraites, elles ont pourtant une logique bien établie. « RMA » par exemple, pour Riponne – Monographie – Dimension A. « Je dis souvent à mes équipes, surtout aux nouveaux, qu'un livre mal rangé est un livre perdu. »

Dernier regard enfin, juste avant de regagner la surface, sur de grands bacs bleus. « Ce sont soit les retours, soit les demandes prêtes à partir. Une navette circule deux fois par jour entre les sites de la Riponne et de Dorigny notamment, afin d'acheminer les commandes et ramener les livres rendus. » Le dernier chapitre de cette visite s'achève. Un peu de la même manière qu'un livre d'aventure se termine. Avec son lot de surprises, et surtout l'envie d'y revenir.



Le dépôt légal fait partie des missions de base de la bibliothèque. Une copie de tout document édité ou imprimé dans le canton doit parvenir à la BCUL.



Au deuxième étage, des photos illustrent les différentes vies du palais de Rumine. La bibliothèque partageait son espace avec le Musée monétaire. Ici en 1923.

Merveille de la nature. Peste pour l'homme. L'amiante, la seule fibre minérale naturelle quasiment indestructible, s'invite au Musée cantonal de géologie du 3 novembre 2017 au 25 mars 2018.

Mortelle immortelle

Mélanie Affentranger

«**A**miante! Une fibre miraculeuse, naturelle et tueuse.» Le titre de l'exposition souligne d'emblée l'ambivalence des interprétations faites, hier comme aujourd'hui, du singulier matériau. L'événement présentera, dès le 3 novembre, les aspects minéralogiques, mystérieux et esthétiques de l'amiante. «La beauté naturelle du diable en somme», indique Nicolas Meisser. En guise d'introduction, le conservateur au Musée cantonal de géologie et commissaire de l'exposition rappelle que dans un monde de plus en plus tourné vers la nature et le bio il faut savoir raison garder...

Fibre naturelle dans nos Alpes

L'amiante est un cristal minéral, comme le diamant, qui se trouve naturellement dans les roches. Il a la particularité d'être fibreux et ressemble à s'y méprendre à des cheveux. «Le Cervin repose sur de l'amiante! Il y en a partout à côté des pistes au-dessus de Zermatt, et des milliers d'autres kilomètres cubes dans les Alpes», révèle le chargé de cours à l'UNIL. Ces minéraux se divisent en deux groupes en fonction de leur composition chimique: les serpentines qui comprennent l'amiante blanc ou chrysotile, largement utilisé dans

l'industrie. Et les amphiboles dont fait partie l'amiante bleu, plus dangereux mais plus rare.

Les fibres peuvent se mélanger à d'autres minéraux, par exemple au quartz, et former le célèbre œil de tigre, une chatoyante pierre fine jaune et brune appréciée des joailliers. Il existe aussi des espèces brunes et vertes.

Quelles que soient leurs couleurs, les amiantes présentent des caractéristiques mécaniques, physiques et thermiques uniques. «Les fibres sont quasiment immortelles puisqu'elles ne commencent à fondre qu'à partir de 1000°C. Elles se cassent très difficilement et résistent aux acides.» Le terme «amiante» provient d'ailleurs du grec *amiantos*, «incorruptible». Quant à son synonyme, «asbeste», il est issu du grec *asbestos*, «inextinguible» ou «indestructible».

De la nappe de Charlemagne au WTC

Il semble que le matériau était déjà utilisé lors de rites funéraires durant l'Antiquité, en Turquie notamment. «Avant la crémation, les corps étaient emballés dans un tissu tressé en fibres d'amiante», indique Nicolas Meisser. Plus tard, l'empereur Charlemagne invitait ses hôtes à manger sur une nappe en

amiante. Souillée après les banquets, elle était jetée au feu et en ressortait intact et purifiée. «Il s'agissait d'un textile noble et fascinant pour l'époque. Contrairement au lin, il ne pourrissait pas.»

Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que le matériau attire véritablement l'attention des industriels. Bon marché puisque disponible tel quel dans la nature et presque increvable, il a été massivement utilisé dans l'industrie et la construction, principalement entre les années 50 et 70. «Les structures métalliques porteuses des Tours jumelles ont par exemple été floquées (sprayées) à l'amiante afin d'éviter que l'acier ne se déforme en cas d'incendie.» L'amiante floqué est friable et donc particulièrement dangereux pour l'homme puisque les fibres sont aisément libérées dans l'air (*voir encadré médical*). Il était par exemple utilisé derrière les murs et les faux-plafonds pour assurer une isolation thermique, électrique et sonore. Les fibres pures pouvaient être tressées ou tissées pour réaliser des vêtements de pompiers, des gants de cuisine ou des housses de fer à repasser, entre autres.

Leader suisse de l'amiante-ciment

L'amiante fortement aggloméré (moins friable) peut être présent dans les crépis, les mastics de fenêtres et les colles de carrelages. On le trouve également incorporé dans des produits en ciment. L'amiante-ciment (ou fibrociment), dont le leader mondial était l'entreprise suisse Eternit, a principalement été utilisé sous forme de plaques, pour revêtir des toits et façades. Il a également servi à fabriquer des objets moulés comme des gaines de ventilation ou du mobilier de jardin. «Certaines pièces sont actuellement très recherchées par les collectionneurs, notamment celles réalisées par Willy Guhl, pionnier du design industriel suisse, pour la firme Eternit.» Nicolas Meisser évoque notamment un fameux bac à fleurs en forme d'oreille d'éléphant ou un fauteuil trouvé en vente sur Internet à 6000 euros!

Saleté, vraiment?

En raison du risque sanitaire que représente l'amiante, les Suisses sont aujourd'hui invités

CHRONIQUE D'UNE POLÉMIQUE

1906 «Un rapport de l'inspection du travail en France relevait déjà un taux anormal de pathologies respiratoires et une mortalité élevée chez les travailleurs des usines d'amiante», explique David Vernez, directeur de l'Institut universitaire romand de santé au travail. En Suisse, l'asbestose est reconnue comme maladie professionnelle dès 1939.

1^{er} mars 1989 La Suisse interdit l'amiante (utilisation, fabrication et importation), avec un moratoire pour certains produits jusqu'en 1994. Selon David Vernez, ces décennies de latence témoignent de l'impuissance des systèmes de santé à lutter contre les lobbies industriels et les intérêts économiques des pays producteurs.

2017 La Suisse se dote d'un fonds d'indemnisation des victimes de l'amiante. Depuis le 3 juillet 2017, les personnes qui ont, dès 2006, déclaré un mésothéliome (cancer) peuvent solliciter un soutien financier. Le matériau demeure légal dans de nombreuses régions, notamment en Chine et en Russie, principaux pays producteurs. Au Canada, qui abritait la plus grande mine de chrysotile (amiante blanc) à ciel ouvert du monde (fermée en 2011), l'interdiction entrera en vigueur en 2018. Selon l'Organisation mondiale de la santé, l'amiante occasionnerait, aujourd'hui encore, 100'000 morts par an.



Nicolas Meisser est conservateur au Musée cantonal de géologie et commissaire de l'exposition «Amiante! Une fibre miraculeuse, naturelle et tueuse». F. Imhof © UNIL

à ramener leurs objets domestiques en déchèterie. En tant que conservateur de musée, Nicolas Meisser pose un regard songeur sur cette démarche. « Tout un pan du design suisse des années 50-60 va disparaître car il a été réalisé avec un matériau considéré comme problématique. Or personne n'aurait l'idée d'aller décrocher les tableaux de grands maîtres de la Renaissance sous prétexte qu'ils ont été peints avec des pigments contenant du plomb ou du mercure, pourtant toxiques. »

Pour le géologue, cette exposition invite également à une réflexion sur la valeur patrimoniale et historique de certains objets, admirés hier et détestés aujourd'hui. Même si l'événement n'a pas pour vocation de mettre l'accent sur les aspects médicaux et polémiques, des conseils pratiques sont dispensés aux visiteurs. La SUVA (Caisse nationale suisse d'assurance en cas d'accidents) y explique notamment comment identifier et manipuler correctement les produits domestiques contenant de l'amiante.

«Amiante! Une fibre miraculeuse, naturelle et tueuse»

Exposition du 3 novembre 2017
au 25 mars 2018

Musée cantonal de géologie
Palais de Rumine, Lausanne

DES FIBRES QUI SE LOGENT DANS LES POUMONS

L'amiante est toxique lorsqu'il est inhalé. En ponçant, sciant ou perçant des structures amiantées, les fibres (poussières) libérées pénètrent dans les poumons et les alvéoles pulmonaires, provoquant potentiellement plusieurs pathologies chroniques. « Ce qui fait l'attrait de ce matériau du point de vue mécanique et thermique, c'est aussi ce qui le rend dangereux sur le plan toxicologique », explique David Vernez, directeur de l'Institut universitaire romand de santé au travail. Chimiste de formation, il explique que ces fibres sont extrêmement persistantes et qu'elles ne se dissolvent pas dans les tissus biologiques.

Il existe deux maladies spécifiquement liées à une exposition à l'amiante. Premièrement l'**asbestose**, qui se caractérise par une perte d'élasticité du poumon provoquant une insuffisance respiratoire. Deuxièmement le **mésotéliome**, un cancer de la plèvre ou, plus rarement, du péritoine, deux membranes qui tapissent l'abdomen. L'inhalation d'amiante peut aussi provoquer des **plaques pleurales**, des dépôts fibreux sur la plèvre, généralement asymptomatiques. Elle est également à l'origine de **cancers broncho-pulmonaires**, même si la reconnaissance de ces pathologies, non spécifiques, continue de faire débat. « Le lien de cause à effet est souvent difficile à établir car d'autres facteurs, notamment le tabagisme, entrent en ligne de compte », indique le professeur associé à l'UNIL. Les personnes principalement touchées sont les travailleurs de l'industrie de l'amiante et du bâtiment.

En Suisse, cent nouveaux cas de mésotéliomes sont reconnus chaque année en tant que maladie professionnelle par la SUVA. « La période entre l'exposition à l'amiante et l'apparition des premiers symptômes peut varier entre quinze et quarante ans. Le mésotéliome a un temps de latence très long, c'est pourquoi le pic a lieu maintenant. Une conséquence directe du boom de l'utilisation du matériau entre les années 50 et 70. »

Explorer l'inconnu



Pendant quatre jours, un groupe d'étudiants emmenés par leurs enseignantes se sont immergés dans une communauté soudée par des rituels ésotériques et un mode de vie à part.

Nadine Richon

Le lieu proche de Turin fait oublier la ville. Fondée dans les années 1970 par un leader aujourd'hui décédé, la communauté de Damanhur a acheté des terres isolées dans la région du Piémont. L'Église catholique ne rayonne plus autant sur ces villages et l'usine Olivetti a fermé ses hangars, qui abritent aujourd'hui des activités propres à cette communauté. Composée de 600 âmes, celle-ci s'adonne à des rituels quotidiens, inspirés par l'Antiquité égyptienne et grecque mais aussi par toutes sortes d'autres références religieuses. Les membres proposent de la détoxification et d'autres soins naturels, commercialisent des objets, composent des fresques, fabriquent des vitraux, publient des textes qui perpétuent le souvenir du leader défunt et revivifient son héritage.

A l'UNIL, Irene Becci Terrier, Manéli Farahmand et Francesca Prescendi Morresi (spécialiste de l'Antiquité gréco-romaine également active à l'UNIGE) parlent avec émotion de cette expérience soutenue par le Fonds d'innovation pédagogique (FIP) : l'immersion dans une communauté célébrant de nouveaux rituels genrés, un rapport moins hiérarchique avec les étudiantes et les étudiants (une dizaine), le décroisement des enseignements (nouveaux mouvements religieux et Antiquité) durant le semestre et sur place, la suite avec la présentation des résultats et une courte exposition (du 21 au 24 novembre)

sont autant d'éléments qui rendent ce projet original et attachant.

Le rite de l'Oracle

L'heure est à la rédaction des travaux d'étudiants. Une chose s'avère déjà certaine : ils et elles auront pu bénéficier d'un séjour très organisé – via un programme fixé par la communauté – et ouvert sur l'inconnu. De quoi surprendre les jeunes et moins jeunes. Francesca Prescendi Morresi évoque l'ennui relatif du rite de l'Oracle, un des grands moments collectifs de cette communauté : « Y assister, c'était comme de me retrouver dans l'Antiquité avec un événement très codé, une musique répétitive, rien de spectaculaire, chacun fait mine d'accorder aux costumes des officiantes une puissance, on participe parce que ça se fait, pas pour s'amuser », relate-t-elle. Dans l'arène, des femmes à chapeaux pointus répondent discrètement à des personnes en quête de leur avenir, d'un signe du destin. Au préalable, ces questionneurs extérieurs à la communauté ont rempli un formulaire sur Internet et payé la somme demandée pour participer à ce rituel qui n'est pas sans rappeler, selon la spécialiste de l'Antiquité, « le sanctuaire d'Apollon à Delphes, où un système oraculaire permettait au dieu de transmettre ses messages à une femme, la Pythie, qui les véhiculait à la foule ».

A entendre Irene Becci Terrier qui signale d'autres emprunts, on songe que chacun peut

reconnaître ici ou là un élément religieux, mais aussi écologique ou artistique, dans la mesure où la communauté au fil du temps accumule les références dans un syncrétisme très inclusif. Manéli Farahmand souligne l'inscription de Damanhur dans une quête impliquant le retour à la nature, la relation aux arbres et à une terre mère qui évoque le paganisme. Quand on lui demande si l'amour libre est au rendez-vous, elle sourit : « Je pense que oui, mais ce n'est pas un élément clé dans cette communauté. Il faut noter que le fondateur revendiquait pour lui-même et non pour ses collègues masculins le droit d'accumuler les relations parallèles fondées selon lui sur une sexualité spiritualisée et sacrée. » Francesca Prescendi Morresi estime que les relations hommes-femmes restent traditionnelles dans cette communauté qui se veut exploratrice de nouveauté mais « se crée une tradition propre » sur la base d'éléments universels et anciens.

Il s'agit aussi de jouer sur deux plans pour attirer des visiteurs curieux ou inspirés et décidés à rester : le secret et l'initiation d'une part, le marketing d'autre part. Damanhur vit sa vie depuis plus de quarante ans et ça devrait continuer encore sous les arbres du Piémont.

Présentation des résultats
mardi 21 novembre de 15h15 à 18h,
suivie d'un apéro
Anthropole, salle 5033

L'importance du dialogue entre parents et ados

Le Centre de recherche sur la famille et le développement dévoile les premiers résultats de son enquête sur les relations entre parents et adolescents, menée depuis 2015. Tendances avec les psychologues Grégoire Zimmermann et Gillian Albert Sznitman.

David Trotta

Selon le professeur Grégoire Zimmermann, l'adolescence serait une phase de développement de l'être humain moins catastrophique qu'il n'y paraît. Notamment en termes de comportements à risques. L'une des grandes tendances qui ressort de l'enquête menée depuis 2015 par le Centre de recherche sur la Famille et le Développement (FADO), financée par le FNS, sur la construction identitaire et la perception des relations entre parents et ados.

Pour arriver à ce constat, l'équipe de recherche a suivi plus d'un millier d'écoliers vaudois en dernière année de scolarité obligatoire. « Nous avons aussi sollicité les parents, qui ont été invités à répondre à nos questionnaires, à quatre reprises », explique le responsable du projet.

Autonomie

Parmi les tendances donc, les données de l'enquête suggèrent que les adolescents optent en réalité peu pour des conduites à risques. « La consommation d'alcool ou de stupéfiants, ou les activités de petite délinquance sont moins fréquentes que ce que nous pouvons lire dans la presse par exemple. On continue malheureusement à véhiculer une image caricaturale de la jeunesse. »

Si cette phase de transition se passe plutôt bien, c'est que la perception des rapports entre aînés et jeunes est relativement bonne. D'un côté comme de l'autre. « Les relations sont en effet majoritairement positives. Un des ingrédients de ces relations qui nous a particulièrement intéressés est le soutien à l'autonomie offert par les parents », explique Gillian Albert Sznitman, l'une des doctorantes qui a collaboré à l'enquête du FADO. Une dimension jugée fondamentale. La question consiste à savoir jusqu'à quel point l'adolescent est libre de définir ses intérêts et ses valeurs, d'agir en fonction de ceux-ci. Mais aussi de déterminer si les parents soutiennent ou au contraire adoptent des pratiques contrôlantes.



Gillian Albert Sznitman et Grégoire Zimmermann traitent les données récoltées au cours de l'enquête sur la perception des relations entre parents et ados. Des pistes sont déjà envisagées pour poursuivre ce travail. F.Imhof © UNIL

« Le développement est souvent optimal quand les parents offrent un climat au sein duquel le jeune se sent libre de pouvoir explorer. Ce qui ne veut pas dire qu'il y a démission ou laxisme. Mais qu'ils fournissent un cadre au sein duquel l'adolescent peut jouir de sa liberté et considère ses parents comme des partenaires de discussion. Y compris sur des sujets délicats ou encore lorsqu'il y a désaccord », livre Grégoire Zimmermann.

Union parentale ?

Les premiers résultats de l'enquête montrent ainsi le rôle prépondérant du dialogue pour que règne une certaine harmonie. Et se développe un climat de confiance propice à l'échange. Ils mettent aussi en évidence les dynamiques parentales. A savoir si les parents se coordonnent en tant que partenaires éducatifs. « Nous appelons cela le coparentage. Il n'a été que très peu exploré dans les familles avec adolescents », souligne Grégoire

Zimmermann. « Nous constatons que les parents soutiennent moins l'autonomie et se montrent davantage contrôlants lorsqu'ils triangulent, renchérit Gillian Albert Sznitman. Quand ils incluent l'enfant dans une coalition contre l'autre parent. »

Les chercheurs envisagent une suite à donner à l'enquête après la fin du financement en mai 2018 par le FNS. Par exemple la mise en place des groupes de parents, voire des groupes de pères aujourd'hui encore relégués à la seconde place dans le domaine. « La question de l'éducation reste souvent un sujet tabou. Elle est de l'ordre de l'intime. Ce travail nous est particulièrement utile dans la mesure où il englobe aussi bien le regard des enfants que celui des adultes. Un espace d'échange et de partage pourrait être bénéfique à de nombreux parents », conclut Grégoire Zimmermann.

 enqueteparentsados.com

Elle a bien passé le cap des cent premiers jours à la tête du Département de la formation, de la jeunesse et de la culture. Cesla Amarelle ne boude pas son plaisir de travailler dans ce domaine qui la passionne.

« Le plus beau métier que l'on puisse exercer »

Nadine Richon

Elle apparaît radieuse dans son tailleur pantalon noir qui tranche avec le blanc du chemisier. Cesla Amarelle travaille d'arrache-pied, et pourtant c'est son sourire qui accroche le regard quand elle évoque son activité de conseillère d'Etat en charge de la formation, de la jeunesse et de la culture depuis juillet 2017. Elle le formule ainsi : « S'occuper de la formation des enfants et des jeunes adultes représente pour moi le plus beau métier du monde. » En quelques questions, elle approfondit son propos.

Cesla Amarelle, comment voyez-vous vos relations avec l'UNIL ?

J'ai déjà eu plusieurs occasions d'échanger avec la Direction ainsi qu'avec les doyens des sept facultés lors de rencontres riches en réflexions, sans oublier la joie car j'arrive en ce moment particulier où l'Université célèbre le Prix Nobel décerné à Jacques Dubochet. J'ai fait mes études à l'UNIL puis, comme assistante en droit européen, c'est ici que j'ai appris à enseigner avant de poursuivre mon parcours académique à Fribourg et à Neuchâtel... L'Université de Lausanne développe depuis quelque temps déjà les humanités digitales, et c'est un domaine clé pour les nouvelles générations. La réflexion sur l'interpénétration entre l'homme et l'intelligence artificielle ne se fera pas sans l'Université et sans l'interdisciplinarité et la flexibilité cognitive, qui sont ses marques de fabrique. Apprendre à travailler ensemble, avec plusieurs disciplines qui se frottent les unes aux autres comme on le voit sur notre campus vaudois, est essentiel pour notre avenir commun.

L'éducation numérique est l'un de vos projets phares...

Pour résoudre les problèmes sociaux de demain et aller chercher et développer les nouveaux métiers là où les systèmes d'information

et le numérique ne sont pas encore, il faut bien connaître le contexte dans lequel nous vivons. Si nous parvenons à nous orienter dans cet environnement de concurrence inédite et à maîtriser ce tsunami numérique, à le piloter de la meilleure des façons, alors nous éviterons dans les dix ou trente prochaines années une grave crise sociale, politique et économique. Cela concerne pratiquement tous les métiers, celui de maçon comme celui de fiscaliste, par exemple, qui vont exiger de l'homme une intelligence affûtée dans des situations où la machine prendra de plus en plus de place. L'intelligence humaine sera partout mise au défi et il faut donner aux générations à venir les ressorts psychologiques et cognitifs nécessaires pour se mouvoir dans cette réalité. L'enjeu est celui de l'émancipation des personnes dans un contexte technologique en expansion continue et accélérée.

Un puissant défi...

Il ne s'agit pas uniquement de mettre en place des outils bureautiques pour tous les élèves mais surtout de leur permettre de développer une vision critique et des compétences pour gérer les impacts de la société de l'information, dont le big data, le coding sont des expressions concrètes. Je viens de lire dans un article que pour 98% des jeunes interrogés l'information est gratuite. Nous devons déjà leur apprendre que l'information peut être offerte, mais qu'elle n'est pas gratuite ! Je place l'éducation numérique au cœur d'une vision globale où la culture générale doit être accrue. Il va y avoir des modifications progressives sur le plan de l'enseignement obligatoire lors de la rentrée 2018, d'abord dans des établissements qui se sont manifestés suite à un appel à projets lancé par notre département. Celles-ci seront discutées le 2 décembre prochain lors d'une journée de l'éducation numérique. Les connaissances et la recherche de pointe de l'Université dans ce domaine crucial nous seront indispensables pour développer les méthodes et outils adéquats. Nous avons des

propositions fortes mais cela va nécessiter des arbitrages financiers et politiques : c'est un des gros projets de la législature actuelle et sans doute de la prochaine.

L'école doit-elle aussi faire rêver les enfants, leur laisser un peu de temps ?

C'est une question d'équilibre. Je pense que l'école doit réfléchir au fait qu'elle ne peut pas tout évaluer, que les nouvelles aptitudes nécessaires à l'enfant et au jeune adulte au XXI^e siècle ne sont pas forcément quantifiables. Songez à l'esprit critique, à la créativité ou à la pensée systémique. Il est essentiel de les transmettre en tirant tous à la même corde, quelle que soit la discipline, et cette corde, c'est la culture commune. Il faut fournir aux élèves de la matière, en français, en histoire, en géographie, en sciences, et leur donner du temps en effet, des moments où on peut les laisser découvrir et creuser eux-mêmes.

La culture générale n'est pas assez présente ?

Elle est là mais nous avons intérêt à lui donner une place beaucoup plus importante dans l'enseignement. Sans culture, l'élève ne peut pas développer son esprit critique, si nécessaire dans le contexte hautement technologique dont nous avons parlé. Je pense que nous nous trouvons dans un renouveau des humanités et que l'UNIL là aussi va jouer un rôle essentiel. Il faut donner aux enseignants cette envie, par-delà la diversité des sciences et des disciplines, de transmettre une culture commune.

Voulez-vous rapprocher la formation et la culture ?

Oui car ces deux dimensions entretiennent un lien très fort. Je dirais que l'essentiel est la transmission des savoirs et de la culture. Celle-ci est intégrée par différents moyens pédagogiques mais il faut les intensifier. Si on veut offrir un accès à cette culture générale à tous



Cesla Amarelle se souvient d'un « monde qui s'ouvre quand on arrive à l'Université de Lausanne et qu'on peut goûter à cette pluralité des savoirs ». F. Imhof © UNIL

les milieux, l'école est le vecteur d'action central pour une société démocratique. Il ne s'agit pas seulement d'envoyer les enfants au musée mais d'accroître leur perception de la réalité, à commencer par celle où ils vivent, à travers la connaissance du patrimoine historique, sociétal et culturel vaudois, dont je m'émerveille à mesure que j'en découvre les richesses dans ma nouvelle fonction. La transmission passe par des émotions, des impressions, c'est vrai évidemment pour le volet culturel, les arts de la scène, les arts plastiques, le cinéma... mais aussi pour l'école. Je suis sûre que vous vous souvenez d'un professeur qui vous a marquée, surtout à l'époque où vous aviez entre 14 et 25 ans. On dit qu'après un AVC les premiers souvenirs qui reviennent surgissent de ces années-là, si cruciales pour le développement.

« L'enjeu est celui de l'émancipation des personnes... »

C'est aussi l'âge du gymnase ou de la formation professionnelle. Pourquoi ne pas séparer la gestion de ces deux filières ?

Les élèves dans ces deux filières en sont au même stade de développement, dès lors il est

pour moi capital de ne pas les séparer artificiellement. Il faut laisser aux uns et aux autres le loisir et l'imagination d'aller dans toute une série de secteurs, de suivre peut-être une formation professionnelle puis d'entreprendre des études plus longues. Il serait faux de scinder l'universitaire et le professionnel dans l'organisation de l'Etat et dans l'école elle-même. Nous devons garder et même intensifier cette capillarité. Mon propre parcours a pu s'enrichir de ces deux facettes puisque durant mes études j'ai travaillé aussi dans un EMS. Les étudiantes et les étudiants ne vont pas passer toute leur vie à l'université, les carrières académiques ne concernant qu'un petit nombre. J'ai un conseiller personnel issu de la formation professionnelle et une conseillère personnelle archéologue : nous réfléchissons ensemble et c'est politiquement très riche.

Et l'égalité des chances ?

Là encore une question d'équilibre : jusqu'où inclure les enfants en difficulté ? A quel moment les placer peut-être dans une autre

institution ? L'école doit être intégrative, donner à chaque élève l'envie d'acquérir cette culture commune et à chaque enseignant la passion de la délivrer. Cela passe par une série d'instruments, une loi élaborée par Anne-Catherine Lyon sur la pédagogie spécialisée, qui entrera en vigueur en 2018, et des mesures socio-éducatives sur lesquelles nous planchons en ce moment et qui sont testées dans six établissements pour savoir si on peut les étendre. Il s'agit notamment de ponctuer le rythme scolaire d'autres activités et de prévoir des soutiens ciblés pour ces enfants qui sont hyperactifs ou agressifs ou ceux qui souffrent d'un handicap comme la dyslexie, par exemple. Il y a encore trop d'élèves sans certification au terme de leur scolarité. Nous avons dépassé 86 % de diplômés et j'aimerais porter ce taux à 95 %. Cela fait aussi partie de mes priorités.

UN CLIC DE TROP ET C'EST LA CLAQUE



Illustration originale © Jehan Khodj

Le nombre d'atteintes à l'honneur qui arrivent en justice augmente. Elles impliquent davantage les réseaux sociaux. De la rue à l'écran, vit-on une extension du domaine de l'insulte ?

A lire dans *Allez savoir !*, le magazine de l'UNIL

Disponible gratuitement dans les caissettes sur le campus, au CHUV et à Cery, en version électronique complète ou sur abonnement.

www.unil.ch/allezsavoir

Les sols, les oubliés de la durabilité?

Lydia et Claude Bourguignon, ingénieurs agronomes français reconnus, passent deux jours à l'UNIL les 6 et 7 novembre. Une belle opportunité de prendre du recul concernant l'impact des pratiques agricoles et viticoles sur les sols.

Francine Zambano

« Ils sont célèbres dans les milieux de la durabilité, explique Nelly Niwa. Ils apparaissent dans tous les films qui portent sur cette question », poursuit la cheffe du projet Volteface, du discatère Durabilité et campus. Moins connus du grand public, Lydia et Claude Bourguignon ont créé le LAMS, un laboratoire d'analyse des sols spécialisé dans l'étude écologique des profils culturaux pour restaurer la biodiversité des sols de terroir et améliorer la qualité et la typicité des vins et des denrées agricoles.

Pour Nelly Niwa, le sol est un élément essentiel dans notre écosystème. La rencontre avec les Bourguignon donne l'occasion de remettre cette thématique au goût du jour. C'est aussi une manière de renouer avec ce monde d'agriculteurs avec qui elle avait travaillé sur Vaud 2030, où se discutait le futur de l'agriculture vaudoise. « La durabilité ne peut pas se faire sans ces acteurs-là, dit-elle. La thématique est également intéressante pour l'urbaniste que je suis car on évoque toujours des sols agricoles qui disparaissent au profit de l'urbanisation. »

Analyses sur le campus et conférence publique

Le couple d'ingénieurs agronomes est issu de l'INRA, Institut national de la recherche agronomique, en France. « Ils ont contribué à montrer l'importance du sol et font preuve d'un franc-parler qui plaît beaucoup. Ils savent bien communiquer aussi. Ils possèdent une forte communauté de fans, notamment des gens qui ne sont pas du tout agriculteurs », poursuit Nelly Niwa. Le couple va passer deux jours à l'UNIL. Le lundi 6 novembre, ils vont visiter des laboratoires du campus. Le mardi 7, ils pratiqueront des analyses de sols devant l'Unithèque ou l'Amphimax et dans la forêt. Des séquences qui seront filmées et utilisées notamment pour un atelier de L'éprouvette. L'après-midi, ils interviendront auprès des étudiants lors du cours Expérience acteur, où ils raconteront leur vie. Le soir, le couple



Pour Nelly Niwa, le sol est un élément essentiel dans notre écosystème. F. Imhof © UNIL

présentera son diagnostic des sols et évoquera des techniques qui pourraient être mises en place pour les améliorer. Il participera ensuite à une table ronde publique en compagnie de pédologues, de chercheurs de l'UNIL, d'un agriculteur et d'un viticulteur.

Rivière boueuse

« Nous espérons créer à l'UNIL un débat fructueux sur la vie des sols et l'agriculture durable », expliquent Lydia et Claude Bourguignon. Nous voulons montrer que les agriculteurs n'ont pas besoin de techniques mais de science afin de connaître, comprendre et respecter la complexité du sol. » Lydia et Claude Bourguignon préconisent une méthode pour maintenir la biodiversité et la richesse du sol. Ils effectuent des diagnostics sur place chez les agriculteurs. En fonction des observations faites, ils prélèvent des échantillons de sol sur lesquels ils effectuent des analyses physiques, chimiques et biologiques.

« Les résultats de ces analyses vont nous permettre de connaître l'état de dégradation du sol et pouvoir ainsi proposer à l'agriculteur des procédés de restauration de son patrimoine sol. » Selon les Bourguignon, la majorité des sols européens sont en état de délabrement biologique et chimique. 30 % des sols sont en état de dégradation physique (érosion), ce qui se traduit par des rivières boueuses après la pluie. L'opinion publique est-elle suffisamment consciente de ces constatations ? « Elle est de plus en plus sensibilisée aux problèmes de pollution de l'air ou de l'eau mais encore très peu à la dégradation des sols agricoles, concluent-ils. La population pense encore trop que le changement du climat est responsable des problèmes de dégradation des sols. »

« Quels sols pour demain ?

Du constat à l'action. Table ronde, mardi 7 novembre 2017 de 17h30 à 19h15, Université de Lausanne, bâtiment Amphimax, salle 350. Entrée libre, sur inscription

COUP DE CŒUR



de Mélanie Affentranger

FEU!

Des formes psychédéliques qui donnent vie aux vieilles pierres. Calvin, Zwingli et Luther – le trio de la Réforme protestante – qui s’animent au rythme des basses. Jusqu’à fin novembre, la façade du Palais fédéral s’embrase et se déchire tous les soirs pour célébrer les 500 ans de la naissance d’une nouvelle foi qui divise l’Eglise catholique.

Durant une trentaine de minutes, des jeux de sons et lumières titillent les émotions des badauds parfois aspirés dans un tourbillon kaléidoscopique aux couleurs explosives. Tantôt tout en douceur et en nuances. Comme lorsque le fronton du bâtiment s’orne de la célebrissime fresque de la Renaissance *La création d’Adam* de Michel-Ange. Mais l’image qui reste est certainement celle du palais tout entier enseveli sous un amas de cire dégoulinante (*image*). Un instant poétique plus vrai que nature. Au loin, *Ave Maria* retentit.



Les animations, qui embrassent somptueusement l’architecture du bâtiment, ses briques, ses statues et ses griffons, évoquent les temps forts de la Réforme. A commencer par la source de toutes les querelles: la Bible. Des lettres gothiques virevoltent gracieusement avant de céder le pas à des boules ardentes s’abatant sur la façade. Vision apocalyptique. Et toujours ces briques qui vibrent inlassablement et qui rappellent que, 500 ans après son avènement, la Réforme résonne toujours.

Spectacle de sons et lumières Reset
Place fédérale, Berne

Tous les jours jusqu’au 25 novembre 2017
Gratuit
www.rendezvousbundesplatz.ch

Le tac au tac de John Antonakis

Par Francine Zambano

Si vous étiez un personnage charismatique?
Nelson Mandela. J’ai sa photo collée sur mon ordinateur portable, c’est mon leader préféré.

Si vous étiez un slogan politique?
« La suggestion que le réchauffement climatique est un mythe est un mythe. »

Si vous étiez un homme politique?
Margaret Thatcher, une femme politique. J’ai un énorme respect pour elle, ses convictions, sa rhétorique. Quelle politicienne (même si elle était trop conservatrice à mon goût)!

Si vous étiez une série TV?
Iron Fist. J’adore ce personnage au grand cœur.

Si vous étiez un personnage de fiction?
Neo de *Matrix*.

Si vous étiez un héros vivant ou mort?
Patrick Leigh Fermor, écrivain et leader d’un commando qui a enlevé le général Heinrich Kreipe, le commandant des forces allemandes en Crète pendant la Seconde Guerre mondiale (un de mes oncles, George Tyrakis, figurait dans l’équipe).

Votre lecture du moment?
The Witch of Lime Street, un livre sur Houdini de David Jaher. Quel bouquin incroyable!

Votre film préféré?
Zorba le Grec, pour la joie de vivre et les émotions qu’il véhicule.

Qu’est-ce que vous appréciez particulièrement à l’UNIL?
Nous avons les étudiants les plus heureux, curieux et respectueux du monde!



John Antonakis, professeur au Département de comportement organisationnel, HEC. F. Imhof © UNIL

Qu’est-ce que vous n’aimez pas à l’UNIL?
Que nous n’ayons pas encore d’*endowed chairs*, des chaires financées par l’industrie privée.

Vos hobbies?
Sans doute mon potager!

Qui suis-je ?

concours



F. Imhof © UNIL

François Allisson, du Centre Walras-Pareto, a reconnu Olivier Glassey et remporte donc le tirage au sort.

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L’heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

**Qui se cache derrière :
PLATEFORME-ALUMNI-RESPONSABLE ?**

Merci d’envoyer vos suggestions à
uniscope@unil.ch

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d’audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur Unicom, Université de Lausanne | Directeur d’édition Philippe Gagnebin (Ph.G.) | Rédactrice en chef Francine Zambano (F.Zo) | Rédaction David Trotta (D.T.) + Nadine Richon (N.R.) + Mélanie Affentranger (M.A.) + David Spring (D.S.) | Direction artistique Edy Ceppi | Graphisme et mise en page Joëlle Proz | Correcteurs Marco Di Biase + Fabienne Trivier | Photo couverture Felix Imhof | Impression PCL Presses Centrales SA | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho Images3 Lausanne | Publicité Go! Uni-Publicité SA à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, marina.bokanovica@go-uni.com

Les propos tenus dans l’*uniscope* n’engagent que leurs auteur-e-s.

